



HAL
open science

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

Jean Joana

► **To cite this version:**

Jean Joana. Les usages de la méthode biographique en sciences sociales. Pôle Sud - Revue de science politique de l'Europe méridionale, 1994, 1 (1), pp.89-99. 10.3406/pole.1994.1328 . hal-04105061

HAL Id: hal-04105061

<https://hal.science/hal-04105061v1>

Submitted on 24 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

J. Joana

Mode fugace ou redécouverte d'un paradigme, la biographie bénéficie d'un engouement notable depuis quelques années et est devenue un débat récurrent qui agite la communauté des chercheurs en sciences sociales. Les Annales ESC ou la Revue Française de Sociologie publient des articles de réflexion sur le sujet de plus en plus nombreux, tandis que des ouvrages consacrés au problème sont édités¹. On peut cependant penser que loin d'être une toquade passagère, l'intérêt suscité par cette méthode, qui s'accompagne de tentatives de rapprochement entre historiens et sociologues², correspond à une volonté de profond renouvellement.

Constatons d'abord que le terme de "biographie" est investi d'acceptions différentes selon les auteurs, et l'on retrouve ainsi sous une même appellation des démarches très disparates. Cette référence à la biographie devient un enjeu dans les luttes qui divisent chacune des communautés entre objectivistes et subjectivistes. C'est, sans doute, avant tout un malaise que traduit l'ampleur du discours produit sur ce thème, mais on tentera cependant de dégager de la masse de propositions émises quelques traits caractéristiques d'une authentique méthode biographique.

On peut, avec J.C. Passeron³, affirmer que le projet central de l'analyse biographique est de mesurer ce qui "fait l'indivi-

duation d'une vie d'individu"⁴: d'un côté, montrer l'effet des contraintes objectives sur le déroulement d'une vie, de l'autre, comment l'action des individus peut influencer sur l'évolution de celles-ci. Partant de la conviction que cette définition minimale correspond à ce qui fait l'intérêt et la spécificité de cette méthode, on voudrait présenter un rapide bilan des discussions menées dans les deux disciplines, histoire et sociologie. Dans cette perspective, on reviendra sur les quelques travaux réalisés en science politique afin d'en mieux mesurer les profits pour cette dernière.



La biographie entre histoire et sociologie

Les historiens ont été les premiers à utiliser la biographie, mais aussi les premiers à s'en détourner. La reconnaissance nouvelle dont elle bénéficie en sociologie a cependant contribué à la réhabiliter.

La biographie : "Une histoire au ras du sol"

C'est avant tout pour des raisons pratiques que l'historien a recours à la biographie. Ne pouvant se plier aux impératifs du modèle épistémologique des sciences exactes, au moment même où les sciences

sociales s'en revendiquent, l'école historique française du XIX^e siècle, derrière C. Seignobos, va renoncer à toute prétention scientifique – au sens d'E. Durkheim. C. Ginzburg rappelle notamment que dans cette perspective, plus une discipline s'intéresse à des traits individuels, comme c'est alors le cas de l'histoire, et moins elle est réputée susceptible de produire une connaissance scientifique⁵. Dans ce débat qui oppose les deux communautés, les historiens en acceptant la définition de la science produite par l'épistémologie-philosophie, se placent en situation défavorable face à des sociologues "dont la formation passe par l'agrégation de philosophie"⁶. Travaillant sur des phénomènes par nature non reproductibles, l'histoire est réputée ne pas pouvoir produire de lois. Cette impossibilité oblige l'historien qui veut comprendre les causes d'un événement, sans en oublier aucune, à reconstituer la totalité du contexte dans lequel il est survenu. Pour éviter d'être submergé par la documentation, il limite son champ d'investigation, en travaillant à des monographies ou biographies. C'est donc d'abord par souci de simplification que ces dernières se développent. En 1942 par exemple, L. Febvre illustre cette démarche en étudiant le problème de l'incroyance au XVI^e siècle à travers la figure de Rabelais⁷.

F. Braudel va s'opposer à cette "abdication" des historiens, et tenter un rapprochement entre Histoire et Sociologie pour faire profiter la première de la scientificité naissante de la seconde. Refusant de se cantonner à l'étude du "particulier", il pose comme point de départ l'idée que "l'inédit n'est jamais parfaitement inédit"⁸ et que

dans chaque événement il est possible de relever des régularités. Le dialogue qu'il souhaite instaurer avec la Sociologie n'est selon lui possible que si l'Histoire se prête à une analyse des "longues durées" qui caractérise l'évolution des structures sociales... Ce tour quantitativiste et objectiviste donné à la discipline frappe d'interdit tout projet de biographie, qui relève par nature d'un temps court renvoyé à l'épiphénomène. Dans la nouvelle "science historique", l'individu est devenu un objet d'étude illégitime.

Comment dès lors, sauf à diagnostiquer la fin de l'école des Annales qui est loin d'être vérifiée dans les faits, parler d'un renouveau de la biographie historique ? A la faveur d'un retour au subjectivisme, on assiste cependant à une réhabilitation de la méthode biographique. Se fondant sur une critique de l'objectivisme braudélien, ce nouveau courant tente de renouveler les canons épistémologiques dont est justiciable la discipline. G. Noiriel emprunte à la sociologie les trois concepts caractéristiques selon lui du subjectivisme : "l'expérience vécue", "l'objectivation" et "l'intériorisation"⁹ Une attention accrue à la "charge émotive"¹⁰ qu'un événement revêt pour un acteur permet à l'observateur de voir dans toutes les choses qui nous paraissent naturelles un produit arbitraire de l'histoire sociale¹¹.

C'est à l'école de la Micro-Histoire italienne qu'il convient cependant de reconnaître un rôle d'initiative : formée au milieu des années soixante-dix autour de la revue *Quaderni Storici*, elle regroupe des auteurs dont les plus connus en France

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

sont C. Ginzburg et G. Levi. Face à l'impossibilité dans laquelle se trouve l'Histoire sociale de penser le temps court ou moyen, et de rendre compte des évolutions rapides, ils proposent de renverser la perspective. A partir de l'étude d'objets de petite taille, de l'analyse de destins particuliers, ils défendent le projet d'une histoire "vue d'en bas". Le vécu des sujets apparaît comme la voie d'accès privilégiée à la connaissance d'un social non plus figé comme c'était le cas avec l'analyse des longues durées, mais conçu comme un ensemble d'interrelations en permanente évolution.

L'ouvrage que G. Levi consacre à la vie d'un exorciste du XVII^e siècle à Santena, petit village piémontais, est caractéristique de ce projet¹². Ni Histoire événementielle, ni monographie villageoise coupée de toute référence au contexte politique et économique de l'époque, l'auteur y mesure ses effets sur la définition des stratégies individuelles et familiales, au sein d'une communauté particulière, et sur une période réduites. J.F. Revel, dans la présentation qu'il fait de cet ouvrage, parle d'une "Histoire au ras du sol"¹³. L'expression ne rend cependant pas complètement compte de la richesse de la démarche. G. Levi change en permanence de point de vue et d'objet : le premier chapitre qui relate la vie de Giovan Battista Chiesa est le seul récit de l'ouvrage. Sont reconstitués et étudiés les systèmes d'alliances familiales, la structure du marché de la terre ou les relations de pouvoir au sein de la communauté villageoise. On mesure ici combien l'auteur, s'il se démarque de l'école des Annales, ne retourne en rien aux pratiques de l'histoire

événementielle. Il s'agit là d'une biographie dont on a fortement repensé les règles. On approche ainsi une sorte de vision "cubiste" du personnage, étudié sous des angles successifs très différents. La trajectoire de l'exorciste nous est rendue compréhensible, mais à l'horizon de son histoire, c'est l'effectivité, au niveau local, de la construction de l'Etat Piémontais que l'on perçoit.

C. Ginzburg partage ce souci de changer de point de vue et affirme en 1979¹⁴ que l'histoire commet une erreur en voulant à tout prix reprendre le modèle de l'épistémologie des sciences exactes : loin de devoir systématiquement chercher à travailler sur des phénomènes reproductibles, elle atteindra à une connaissance du social beaucoup plus précise, en accordant son attention aux "faits résiduels" ou "indices". C'est en analysant dans tout acte individuel la part qui relève de "la Nature", et qui est par définition unique et particulière à l'individu, qu'il entend révéler ce qui dans acte est conditionné par "la Culture", c'est à dire socialement contrôlé.

G. Levi reste fidèle à ce parti-pris de la micro-histoire, lorsqu'il dénonce la priorité donnée par les sciences humaines et sociales à l'étude des groupes¹⁵. Sensible à la réification, il insiste sur la nécessité de changer de perspective et d'échelle : travailler sur l'individu doit permettre de décrire les tensions entre normes sociales concurrentes, liées à l'appartenance de cet individu à des groupes différents. La biographie met en lumière la "liberté interstitielle"¹⁶ des acteurs et, tout en donnant un aperçu de l'efficacité et de l'effectivité des normes qui pèsent sur eux, comme les dis-

parités qui existent entre les modes de constitution des représentations individuelles et collectives.

Mais l'appréciation de cette liberté, les conditions de son exercice, nous amènent à nous interroger sur le type de rationalité mis en œuvre par le sujet pour prendre ses décisions. G. Levi qui qualifie de simplifications de la réalité les schémas fonctionnalistes ou néo-classiques qui ont tenté de rendre compte des systèmes de décision, d'un groupe ou d'un individu, la définit comme une "rationalité sélective"¹⁷. Fruit d'un compromis entre "comportement subjectivement désiré et comportement socialement exigé", elle guide les acteurs dans leur tentative d'utilisation du monde, naturel et social, qui les entoure.

Se pose alors le problème de la scientificité des constatations ainsi réalisées. Favorable à un retour à L. Febvre, G. Noiriel se déclare partisan d'une rupture épistémologique et qualifie de "mirage interdisciplinaire"¹⁸ la tentative menée par F. Braudel pour rapprocher Histoire et Sociologie sur le plan théorique. La spécificité de chacune des disciplines, l'irréductibilité de leurs démarches respectives interdisent, selon lui, qu'elles soient justiciables des mêmes règles de méthode. Il s'y oppose d'autant plus que ces emprunts se sont fait jusque là au détriment de l'Histoire.

G. Noiriel remet en cause les prétentions de l'épistémologie bachelardienne à édicter des règles et des "recettes" et, dénonçant leur artificialité au regard de la pratique scientifique qu'elles sont censées encadrer, il écrit : "ce n'est plus la philosophie de l'histoire qui est importante, mais la socio-

logie des historiens". C'est par une analyse des communautés formées par les historiens et les sociologues que pourra s'opérer le rapprochement entre les deux disciplines. Le projet de l'"ego-histoire" mené par P. Nora¹⁹ montre qu'il s'agit là d'un souci partagé par une part importante des chercheurs. On assiste ainsi à une multiplication des récits par des historiens de leurs pratiques scientifiques ou de leurs carrières universitaires²⁰.

La brèche ouverte dans le quantitativisme de F. Braudel par l'école de la micro-histoire, loin de se résumer à un simple aménagement technique, le choix d'un objet plus facilement appréhendable, comme le faisait l'historiographie classique, impose une remise en cause totale des modes de penser utilisés en Histoire. Mais cela ne doit pas faire conclure à la mort de l'Histoire sociale et à la fin du dialogue entre Sociologie et histoire. Bien au contraire, comme le souligne G. Noiriel, ce retour au "subjectivisme", par le biais de la méthode biographique, doit permettre d'instaurer une nouvelle coopération, sur un pied d'égalité entre les deux disciplines. Celle-ci est d'autant plus probable qu'un mouvement comparable s'est récemment dessiné en Sociologie.



La biographie, fruit défendu des sociologues ?

L'objectivisme affiché par la sociologie française, dans la ligne d'E. Durkheim, faisait de la reconnaissance de la biographie

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

une véritable gageure. L'individu ne pouvait être l'objet d'étude de ce qui se voulait une nouvelle science.

M. Weber en revanche donne un des premiers exemples de la façon dont la biographie peut être utilisée : dans "L'éthique protestante", notamment, pour appréhender et bâtir l'idéal-type de "l'esprit du capitalisme", il s'appuie sur l'autobiographie de B. Franklin. Celle-ci n'est exploitée que comme un matériau, au départ de l'analyse, le véritable objet d'étude de Weber restant cet "Esprit du capitalisme", et parce que ce dernier est un concept qui, par définition ne peut être incarné par un individu unique²¹, l'idée de bâtir une démonstration autour du récit de la vie d'un sujet exemplaire n'est pas recevable.

Au regard des deux courants traditionnels de la sociologie, la situation semble claire et les positions des uns et des autres relativement tranchées. Par la suite cependant, des approches très différentes se sont revendiquées d'une "méthode biographique". On en retrouve une description rapide dans un petit ouvrage de F. Ferrarotti paru en 1990²².

L'auteur s'arrête sur deux modes de traitement de la biographie qu'il qualifie de "détournements" : le premier concerne l'étude de W.I. Thomas et F. Znaniecki, intitulée : *The polish peasant in Europe and America*. On se souvient que ces deux auteurs, à partir d'une grande masse de documents biographiques et autobiographiques, ont tentés d'appréhender l'impact des milieux d'accueil sur les attitudes et les comportements d'immigrants polonais. Mais ces documents ne sont utilisés que

pour illustrer une connaissance et des hypothèses élaborées par ailleurs²³. F. Ferrarotti qui entend fonder, comme l'indique le titre de l'un de ses articles²⁴, l'autonomie de la méthode biographique, refuse ce label à ce type de travaux.

Il condamne de même ceux qui soumettent les documents biographiques à un traitement statistique pour n'en retenir que les éléments redondants, laissant de côté, comme résidus, les particularités de chaque trajectoire. Cette hostilité tient à sa conviction que la méthode biographique ne peut se concevoir que comme le récit d'une vie, son but étant de "lire une société à travers une biographie"²⁵.

Mais F. Ferrarotti, laisse le lecteur sur sa faim : sa proposition de substituer des "biographies de groupes primaires" à celles d'individus, afin de mettre en évidence la "dialectique" existant entre conditions objectives et vécu individuel reste vague. Le flou des termes utilisés, les questions sur lesquelles s'achève sa réflexion²⁶, sonnent comme un aveu d'échec. L'intérêt de son ouvrage tient surtout dans l'affirmation de l'importance d'une "authentique" méthode biographique et dans la dénonciation de certaines pratiques. Il ne nous livre pas, hélas, de dispositif de recherche concrètement applicable.

L'article que publie J.C. Passeron dans la *Revue Française de Sociologie* en 1989²⁷ est sans doute plus profitable. Il y rappelle tout d'abord que la méthode biographique consiste à aborder un ou plusieurs récits de vie selon un "questionnement préalable". C'est définir les deux termes du dilemme auquel se heurte le chercheur. Voulant

raconter une vie, il doit renoncer à l'exhaustivité ; tout dire, outre que cela est impossible, reviendrait à penser que tous les événements rapportés ont la même importance pour la compréhension du destin de l'individu étudié et qu'il existe entre eux un enchaînement causal qui excluent toute sélection. A l'opposé, partir d'un "questionnement préalable" suppose que l'on définisse quelques traits pertinents que la biographie mettra en évidence. Le danger est ici que l'individu analysé ne soit plus perçu que comme le porteur de certaines caractéristiques sociologiques et perde ainsi son identité et sa particularité, des aspects que la biographie doit explorer. S'arrêter à l'étude d'un cas particulier perd tout intérêt dans la mesure où celui-ci n'est étudié que pour ce qu'il peut avoir en commun avec d'autres, vis à vis desquels il est interchangeable. Pour certains auteurs cette anonymisation du sujet est une des conditions de la scientificité de leurs travaux : ainsi P. Bourdieu qui, dans *Homo Academicus*, déclare n'abandonner qu'à contre cœur l'idée de "l'emploi de la périphrase qui substituerait au nom propre l'énumération (partielle) des propriétés pertinentes"²⁸. On risque là de laisser hors de l'analyse tout élément résiduel par rapport aux structures, faisant perdre à la biographie une grande part de ses vertus heuristiques. Peut-on même parler de biographie à ce sujet ?

Pour J.C. Passeron, on s'en souvient, l'objectif de la méthode biographique est de répondre à une question : "Qu'est-ce qui fait l'individuation d'une vie d'individu ?"²⁹. Ni simple mode de description des structures, ni récit romancé d'une

vie, la biographie va s'appliquer à mettre à jour le jeu entre individu et contraintes objectives. Elle va être le moyen de mesurer le poids des normes sur les individus d'un même groupe, les rapports de forces entre normes concurrentes, les possibilités de choix laissées aux sujets et la contribution qu'ils apportent à l'évolution de ces normes.

On trouve une brillante illustration de cette démarche dans le *Mozart* de N. Elias³⁰ paru en 1991. Il fait de l'individu une "constellation" dont la figure tient aux liens d'interdépendance qu'il entretient avec son milieu, fondant par là même l'intérêt de la méthode sociologique pour rédiger une biographie³¹. Son point de départ est le sentiment de malaise exprimé par Mozart, dont il va rechercher l'origine dans l'analyse de cette "constellation" que constitue le compositeur de "*La Flûte enchantée*". Il va ainsi accumuler les éléments d'explication : habitus familial, position des musiciens dans la société de cour salzbourgeoise du XVIII^e, structure du marché de l'art.

Le premier souci d'Elias est d'affirmer la possibilité d'une "Sociologie d'un Génie", rompant ainsi avec les explications psychologiques ou esthétiques généralement avancées en la matière. Mais l'analyse du "cas Mozart" permet aussi la compréhension de la société de son temps³². Il prend même une "signification paradigmatique"³³ lorsqu'Elias voit le compositeur au cœur d'une relation entre "établis et marginaux"³⁴, dans laquelle il perçoit la source du malaise de Mozart³⁵. De là découlent les choix de carrière et de vie de ce dernier.

Dès lors comme l'écrit J.C. Passeron :

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

“Tout pas décisif dans une carrière apparaît comme le produit logiquement croisé d’une décision subjective (transaction, négociation, conflit, abstention) et de l’objectivité d’une contrainte de cheminement “cursus préétabli dans une institution”³⁶. Il s’agit probablement de l’élément le plus constructif du débat qui traverse les deux disciplines. Reste maintenant à découvrir quels en sont les échos en science politique et comment ces interrogations y sont reprises.



Les non-dits des politistes

Au regard de l’ampleur pris par le débat dans d’autres disciplines, les politistes semblent relativement muets sur ce thème : peu d’articles théoriques parus, et la plupart des biographies réalisées sont en général l’œuvre de journalistes. Les références aux réflexions des historiens et sociologues sont également quasi-inexistantes. On retrouve cependant dans la pratique quelques utilisations de la biographie, qui s’accompagnent de nombreuses précautions.

Si les luttes politiques sont avant tout des luttes de domination symbolique dans lesquelles le premier objectif est d’imposer son “droit à la parole légitime” et de susciter de la croyance, les biographies politiques apparaissent comme un enjeu : elle est l’occasion et le moyen que saisit l’acteur pour renvoyer aux autres une certaine image de lui-même.

C’est au moins ainsi que l’appréhende A. Collovald dans un article intitulé

“*Identités stratégiques*”³⁷ : elle propose de lire la biographie comme le résultat d’une rencontre entre la stratégie du “biographié” et la logique spécifique à l’auteur ou à l’instance productrice du récit. A partir de l’analyse d’annuaires biographiques, d’ouvrages de journalistes ou de portraits de presse, l’auteur dégage quelques modèles de construction biographiques, dont la maîtrise est nécessaire à la bonne compréhension du contenu de ces textes.

La biographie est peut-être avant tout pour le politiste un matériau dont il va analyser les règles de construction. Pour cela il peut avoir recours à la statistique, et tirer des conclusions du croisement du plus grand nombre possible de documents biographiques³⁸. C’est la démarche adoptée par B. Pudal dans *Prendre parti*³⁹, dans lequel il se livre à une analyse du personnel militant du Parti Communiste à partir des années vingt, à partir, entre autre, d’entretiens. Il est ainsi amené à réaliser des biographies, mais ne les traite qu’avec distance, parlant à leur propos de “sources au second degré”⁴⁰. Pour éclairer la relation qui unit le Parti à ses militants, l’auteur étudie les règles de construction de leurs biographies officielles ou autobiographies. Par cette démarche, il peut mesurer en quoi l’histoire sociale de ces cadres explique l’apparition d’un modèle de militant, dont il fait un idéal type, le “cadre thorézien”, et montre comment il influe à son tour sur la perception que ces derniers ont du Parti et de leur propre trajectoire.

On pourrait se demander si cette approche, bien que particulièrement intéressante et féconde correspond à ce que

d'autres auteurs, F. Ferrarotti par exemple, entendent par "méthode biographique". Selon G. Levi, cette utilisation de la biographie traduit plutôt une incapacité à aborder et à "maîtriser la singularité irréductible de la vie d'un individu", et il ajoute : "Il ne s'agit donc pas de biographies véritables, mais plus exactement d'une utilisation des données biographiques à des fins prosopographiques. Les politistes semblent moins se réclamer de ce "label", même si leur pratique s'y conforme. Quelques travaux réalisés récemment permettent de mesurer l'intérêt du récit de vie pour la compréhension du jeu politique à un moment donné.

Le poids politique des acteurs, tout d'abord, est fonction de la capacité de mobilisation des ressources dont ils jouissent. La réalisation de biographies doit rendre possible un dénombrement de ces ressources. Même si l'on se refuse à adopter la vision d'un agent pré-programmé (c'est ce que J.C. Passeron appelle le "modèle génétique" d'interprétation d'une trajectoire⁴¹), il est incontestable que le recensement de ces capitaux politiques et sociaux est un moyen de comprendre l'état des rapports de force dans le champ politique. A. Collovald nous offre un exemple de ce type d'approches dans une étude qu'elle consacre à la situation politique de J. Chirac en 1988⁴² : elle y explique l'affaiblissement de la position de celui-ci par une rapide description des relations entre le mouvement gaulliste et son leader depuis les années soixante-dix.

Dans le même ordre d'idées, l'analyse de l'expérience acquise lors de situations antérieures peut expliquer les prises de position

des acteurs à un moment donné. M. Dobry, pour le cas particulier des crises politiques, parle de "survivance du passé"⁴³ pour qualifier cette réexploitation par les personnalités concernées de schèmes de perception et d'action acquis précédemment. C'est ainsi que les réactions affichées par les protagonistes du mouvement étudiant de 1986 peuvent être expliquées, pour partie, par la présence dans les esprits du précédent de 1968⁴⁴.

Mais la méthode biographique doit surtout renseigner le chercheur sur les marges de liberté dont bénéficient les agents qui, bien que soumis à des contraintes objectives de la part du groupe, conservent des possibilités de choix : on retrouve là les préoccupations de G. Levi ou J.C. Passeron. Le problème est alors de définir le type de rationalité mise en œuvre pour opérer ces choix. Le modèle du "politicien investisseur" proposé par J. P. Lacam⁴⁵, inspiré de la métaphore économique, apparaît excessif. L'image d'un homme politique gérant ses ressources à l'imitation d'un chef d'entreprise est avant tout le fruit d'une réflexion purement théorique et la biographie de M. Faure qu'il présente n'intervient qu'à titre secondaire, sans contribuer en quoi que ce soit à l'élaboration de son idéal-type.

L'analyse de la situation de Valéry Giscard d'Estaing que B. Gaïti fait en 1990 dans la R.F.S.P.⁴⁶ est à ce titre plus intéressante. Elle y montre comment sa défaite aux présidentielles de 1981 marque la fin de l'emprise sur une fraction de la droite d'un "style Giscard" et ouvre la porte à une nouvelle génération d'hommes politiques

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

qui fondent leur légitimité sur le contrôle d'autres types de ressources. B. Gaïti donne les grands traits de cette trajectoire : l'investissement de Valéry Giscard d'Estaing dans son image de technicien, connaissant les dossiers, par opposition aux hommes politiques professionnels de la IV^e et qui profite de la priorité donnée à la compétence technique dans le recrutement des membres des premières équipes du général de Gaulle. Dès lors son succès et le monopole dont il bénéficie dans le contrôle de ce type de capital lui permet d'asseoir sa domination sur la droite jusqu'en 1981 et d'imposer la légitimité des ressources dont il dispose.

Le comportement des agents politiques subit des contraintes, règles du jeu à un moment donné, et notamment types de ressources valorisées, composition de son propre capital politique, mais le succès

qu'ils remportent contribue à modifier ces règles. Il ne s'agit pas là de la construction d'un idéal-type, l'étude de la seule carrière de Giscard n'y suffirait pas, ni de la description d'un cas exemplaire, mais simplement d'un moyen d'apprécier, dans le concret, le jeu entre acteurs et structures.

L'âpreté des débats menés par les historiens et les sociologues sur le problème des biographies incite plutôt à se réjouir que la science politique ne soit pas jusqu'à présent tombée dans les mêmes travers. Toujours est-il que les travaux réalisés par les politistes rejoignent les conclusions d'auteurs des disciplines voisines, et confirment l'intérêt heuristique de la méthode biographique.



NOTES

1. Voir par exemple F. Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990.
2. Voir G. Noiriel, "Pour une approche subjectiviste du social", *Annales ESC*, nov-déc 1989, p. 1435-1459.
3. in "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires", *RFS*, XXXVI, 1989, p.3-22.
4. J.C. Passeron, op. cit., p. 17
5. Voir C. Ginzburg, "Traces. Racines du paradigme indiciaire" in *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Flammarion, 1989.
6. Voir G. Noiriel, op. cit., p. 1437.
7. Voir *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, Paris, A. Michel, 1942.
8. Voir "Histoire et sociologie" in *Ecrits sur l'Histoire*, Paris, Flammarion.
9. Sur ces dernières notions, voir P. Berger et T. Luckman *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.
10. G. Noiriel, op cit, p.1453.
11. G. Noiriel, op. cit., p. 1453.
12. Voir G. Levi, *Le pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

Pôle Sud

13. Voir *Le pouvoir au village...*, op cit, présentation de J. Revel, p. XXI.
14. "Traces. Racines du paradigme indiciaire". Paru en 1979 en Italie, cet article est publié en français dans l'ouvrage *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et Histoire*, par C. Ginzburg, Flammarion, 1989.
15. G. Levi, "Les usages de la biographie", nov-déc 89, P.1325-1336.
16. G. Levi, "Les usages...", op cit, p.1333.
17. G. Levi, *Le pouvoir au village...*, op cit, p.13
18. G. Noiriel, op cit, p.1444.
19. P. Nora (dir.), *Essais d'Ego-Histoire*, Gallimard, 1987.
20. Voir *Norbert Elias par lui même*, Fayard, 1991.
21. Ainsi M. Weber écrit à propos d'un passage de l'autobiographie de B. Franklin : "Qui doutera que c'est l'esprit du capitalisme qui parle ici de façon si caractéristique, mais qui osera prétendre que tout ce qu'on peut comprendre sous ce concept y est contenu", *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1985, p.47.
22. Voir F. Ferrarotti. *Histoire et Histoires de vie...*, op cit.
23. J.Y.Chevalier écrit à ce propos : "C'est à la fois l'observation de la société polonaise... et les conceptions sociologiques des auteurs qui fournissent les principales hypothèses qui sont mises en œuvre dans les cinq volumes du *polish peasant*.", in "les usages sociologiques de la biographie", *RFSP*, 1979 n°1, p.85.
24. Voir F. Ferrarotti, "L'autonomie de la méthode biographique", in *Sociologie de la connaissance*, dirigé par J. Duvignaud, Payot, 1979.
25. F. Ferrarotti *Histoire et Histoires de vie*, op cit, P.52.
26. "La biographie de groupes primaires pose à son tour de nouveaux problèmes : comment l'obtenir..?", in *Histoire et Histoires de vie*, op cit, p.65.
27. J.C.Passeron, *Biographies, flux, itinéraires, trajectoires*, op cit.
28. Voir P. Bourdieu, *Homo academicus*, Minuit, 1985, p.39.
29. Voir J.C.Passeron, op cit, p.17.
30. *Mozart. Sociologie d'un génie* par N. Elias, Seuil, 1991.
31. "Il appartient aux techniques du sociologue de donner une image claire des contraintes sociales qui ont pesé sur l'individu. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'un récit historique, mais de l'élaboration d'un modèle théorique vérifiable de la constellation que constituait un individu - ici, un artiste du XVIII^e siècle - par ses liens d'interdépendance avec d'autres personnages sociaux de son époque", in *Mozart...*, op. cit., p. 25.
32. "La vie de Mozart illustre de façon très marquante la situation des groupes bourgeois qui faisaient partie d'une économie dominée par la noblesse de cour (...)", in *Mozart...*, op. cit., p. 19.
33. *Mozart...*, op. cit., p. 57.
34. *Mozart...*, op. cit., p. 57.
35. "Le désir suprême de ceux-ci est bien souvent d'être reconnu comme *pares inter pares* justement par les groupes établis qui les considèrent et les traitent si ouvertement comme inférieurs", in *Mozart...*, op. cit., p. 58.
36. Voir J.C. Passeron, op cit, p.20.
37. Voir A. Collovald, "Identités stratégiques", *ARSS* n°73, 1988, p.29_40.
38. Voir à ce propos ce qu'en dit J.Y.Chevalier dans son article "Les usages sociologiques de la biographie, op cit, p.15.

Les usages de la méthode biographique en sciences sociales

39. B. Pudal *Prendre parti. Pour une sociologie historique du P.C.F.*, PFNSP, 1985.
40. Voir B. Pudal, op cit, p.15.
41. Voir J.C.Passeron, op cit, p.11.
42. Voir A. Collovald "J. Chirac : un leader sans ressource", *RFSP*, 1990 n°4, p.880-901.
43. M. Dobry, *Sociologie des crises politiques*, PFNSP, 1986, p.245.
44. M. Dobry écrit à ce propos : "De façon quasi symétrique, on a pu remarquer dans le gouvernement et dans la majorité une tentation de rejouer, cette fois-ci intentionnellement, ce qui semble avoir été magistralement joué... de façon parfaitement non intentionnelle, en mai 68", *Politix* n°1, 1988, p.37.
45. J.P.Lacam "Le politicien investisseur : un modèle d'interprétation de la gestion des ressources politiques", *RFSP*, 1989 n°1, p.23-47.
46. Voir B. Gaïti "Des ressources politiques à valeur relative : le difficile retour de Valéry Giscard d'Estaing", *R.F.S.P.*, 1990 n°4, p.902-917.